

margelles

numéro un

printemps 2020

Roland Chopard
Marcel Dupertuis
Adelson Élias
Fabrice Farre
Alexis Hubert
Isabelle Sancy



«Margelle : Étymol. et Hist. Ca 1165 marzele «rebord d'un char de combat» (Benoît de Ste-Maure, Troie, éd. L. Constans, 7896) ; 1180-90 margele (d'un puits) (Alex. de Paris, Alexandre, II, branche III, 3471 in Elliott Monographs, no37, p.221). D'un lat. pop. *margella (att. seulement en 1174 ds Nov. gloss. «rive, terrain au bord d'une rivière», cf. aussi macédonum. mǎrdzeauǎ «bord de l'œil»), dér. du lat. margo (v. marge).

A - Pierre ou assise de pierre formant le rebord d'un puits, d'une fontaine. B. – P. ext. Petite marge; bordure plus ou moins saillante de quelque chose. – Loc. prép. En margelle. En saillie, à la manière d'une margelle.» (Déf. extraite du CNRTL)

Margelles est une revue numérique initiée et supportée par Bruno Guattari. Éditeur. Le projet est d'accueillir dans ses pages des textes de nature poétique ou littéraire, avec l'envie simple de croiser des écritures qui nous semblent importantes, quels qu'en soient le style ou le genre. Certains numéros pourront aussi présenter des cahiers de photographie ou de peinture. La parution est pour l'instant prévue au rythme des saisons, en commençant au printemps 2020.

En espérant que ce support permettra des rencontres avec des écritures, confortera ou prolongera l'intérêt déjà porté à d'autres.

Sommaire

Alexis Hubert / <i>Strahses</i>	p. 4 - 9
Marcel Dupertuis / <i>Poèmes [extraits]</i>	p. 10 - 19
Adelson Élias / <i>Le corps rond d'absence [extraits]</i>	p. 20 - 25
Fabrice Farre / <i>Avant d'apparaître [extraits]</i>	p. 26 - 31
Roland Chopard / <i>Solutions</i>	p. 32 - 43
Isabelle Sancy / <i>Paraisons [extraits]</i>	p. 44 - 51
<i>Les auteurs</i>	p. 52
<i>La poésie est là (aussi) - Edgar Degas</i>	p. 53

Crédits photographiques

Marcel Dupertuis : p. 10-11, 13, 14, 17, 21

Roland Chopard : p. 37, 38-39, 43

Philippe Agostini : couvertures, 2-3, 4-5, 8, 20-21, 26-27, 32-33, 44-45, 52-53

Conception graphique. : P.A.

(ISSN en cours)

Bruno Guattari. Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne

e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

site : www.brunoguattariediteur.fr/index.html



Alexis Hubert / Strahses

L'oreille dicte à l'oeil ses partitions infinies de phrases. Des phrases, des phrases, partout, tout autour, de soi, des autres, des corps rompus à les deviner dans l'air ; des phrases qui enrobent les objets et les distances entre les objets, sourcilleuses, magmatiques, pénétrantes et envahissantes.

Dans la nuit, sous les images, au-dessus des sons, avec chaque déplacement, des phrases ondulent, se tordent, dansent et se perdent avant de se reprendre et de se jeter en elles mêmes ; elles se reprennent et se jettent en elles-mêmes ; elles ne s'attrapent pas : elles sont cette maladie de l'écoute qui se propage comme un virus, au dedans et expulsé, revenant, rebondissant dans les trajets invisibles des ondes. Les phrases nous traversent, toujours plus poreuses avec l'intérieur, transperçantes, pour certaines collées à nous tel un parasite se nourrissant de nos déchets. Elles se rassemblent, s'emboîtent, se superposent et se chevauchent, s'alternent, se remplacent et grossissent .

Les phrases, des ondes telluriques sous le crâne durant toutes ces marches effrénées, comme si l'on pouvait les fuir. Ce matin, tentative de sortir et de voir dans l'environnement autre chose qu'un ajournement de ces lignes mouvantes. Regard extérieur nuit, en haut de la rue, j'y suis et déjà je remonte entre les murs où tout se télescope et se rend au vertige. Car tout a déjà été agi, et tout va agir à la mesure d'une concentration extrême.

La phrase est partie et en emmène d'autres à leur corps défendant, jouissives, dangereuses lorsque

tout autour s'efface, que les têtes familières ne deviennent que de grotesques marionnettes de phrases, tournant en nous, assiégeant la raison, perdant l'ouverture pour un ego emprisonné.

Et l'on se perd en angoisses, absurdement, devant les phrases ; on comble parfois par la bouche une dépendance soudainement matérialisée au dehors mais on sait pertinemment que parler est le plus interne, et l'on voudrait remplacer l'aliment du corps par l'aliment de la viande, remplacer le vide par le grondement du verbe. Manger par le regard, tel serait le secret de la patience infinie, de la joie quotidienne.

Les phrases rendent tout déplacement inutile et vain, toute possession impossible ; à personne, elles vont et viennent, dans l'air, circulant librement, comme des esprits malins ou protecteurs selon l'atmosphère. Nous apprenons à éviter celles qui s'échappent de certains hommes ; nous les voyons, dans la rue, au travail, dans les transports en commun, dans les yeux hagards, perdus, les visages fermés, ruminant dans leurs cages dorées la même phrase. La même phrase, celle qui ne devient jamais phrasé et meurt rapidement avec le corps qui l'a complaisamment accueilli.

Mais après cela nous rêvons encore de phrases ; de phrases qui foreraient à chaque instant le monde, le corps des autres, le silence de la nature, et libéreraient autant d'émotions que de secondes passées. Puis le désir de phrases devant soi s'éteint ; l'aphasie, signe de mort, guette. Les phrases ne suffisent pas à la bouche ; inconsis-



tantes, sans goût, des dents ne peuvent plus mâcher que des émotions mortes-nées. Le désir de phrases n'achoppe plus sur l'absence de traces, d'où le désespoir premier, la circonvolution toujours plus dangereuse des phrases qui se mettent à tourner sans début ni fin et sans rythmes pour les retenir. L'ignorance devient la phrase qui peut se lever ou demeurer enfouie, jamais déterrée. Sthrase comme une mélodie sans accord, empilement hasardeux d'oublis. Dans la phrase tordue, torsadée, torturée et torturante, cet ensemble d'alluvions morbides, de filons cassants, de dépôts visqueux et malodorants à assainir autant que faire se peut, avec les tares des ancêtres. Je cherche la faille entre deux phrases, ce qui soulève le point et fait passer l'œil au-dessus, observant ses couches, ses plaques tectoniques en une géologie amère. Des couleurs se mélangent en phrases diversement terreuses : elles serpentent à travers la trachée, vives et lumineuses quand elles sont les plus inoffensives ; sinon, sournoises, engloutissant le regard, elles anéantissent toute présence, blanc cassé sur blanc, noir de lumière sombre, outré. Les phrases stratifient le temps. Cet entrelacement de racines se ramifiant, s'étoilant en rhizomes, cherche malgré tout une terre fertile pour se planter, et toucher un quelconque sol, cet autre en partage.



Marcel Dupertuis / Poèmes [extraits]

à travers la vitre la fumée elle déboulait la vilaine elle était grosse elle en avait envie mais qu'une fois je ne voyais que le réfrigérateur des gâteaux de Pauline ensuite ce n'était pour rien je l'accompagnais j'en tremblais d'envie je sortais de chez Trobbiani elle y servait le pain elle attendait le bus pourquoi je restais soudé à la table deux demi-lunes en noyer je n'étais pourtant pas un alcoolo mais j'aimais les bouteilles uniquement les noms oui cette manière de voyager sans bouger je devenais pantouflard misère dans le fric cette excitation se prolongeait je devenais je m'asphyxiais de plus en plus seul Luisella Concia me disait « ça va monsieur ? » elle se rappelait Alonso Dias derrière ses caisses de bouteilles préparait Noël son jeans était neuf je me tapais un spaghetti pesto aux noix j'aurai tout dépensé Je pensais aux chiottes du premier son ascenseur les seins à la ceinture au clito de Claudia son masque de mort j'en avais marre j'aurai flingué de la vulve je n'étais pas chrétien nom d'un chien





paroles du bout de la bouche des sons clairs de la gorge assis dans le fauteuil AKEO lisant *l'Enfer* rue Alighieri 69 j'ose cet écrit intime de Pauline un sublime accès à l'espace corps en attente elle s'agite fuir la réalité envahissante entraîné par la peau rosée j'entre par la porte dissimulée enfreinte de lumière bleue yeux fixes dans la pénombre son gosier rauque lunaire elle observe le chariot les jambes croisée dans la chaleur effacent le passé obscur la bouche vermeille se lisse le bassin se hisse la pâmoison résiste les bras s'articulent sur la nuque soumise entrechat du luxe rêve de la ville brûlures vives

de son corps rivière descendaient les doutes cicatrices invisibles préférant le vertige peur de la vérité nombreuses les tentations elle prodiguait les attentions vestiges de son corps tendu et les illusions de l'homme rivière n'était qu'un fragment du corps entre les seins couverts et le mont de Vénus la concavité du nombril le ventre galbé les poils dorés frisottant du pubis avant la descente *impervia* entre les cuisses couvertes du drap fragment paysage rosé rien à voir avec La rivière de Maillol grand corps étendu en cascades ici après l'amour séparation de l'horizontalité s'aperçu sans le vouloir un paysage de plaine tranquille





j'avais à la table devant moi une chevelure rousse vénitienne elle s'était retournée pour voir qui parlait italien avec l'accent français elle me sourit et je pensais aussitôt à Jasmine à la Sorbonne que je découvrais à un cours de Michèle Serres une rousse aussi nous fîmes l'amour la semaine suivante dans un petit hôtel pouilleux rue du Départ à Montparnasse deux roux ensemble ça me plaisait comme à elle certainement elle avait des seins énormes elle était amoureuse du clinamen de Parménide je suçais son clitoris et je jouissais emprisonné entre ses deux seins d'albâtre nous nous quittâmes rue du Départ sans plus nous revoir que devenait-elle? cinquante ans plus tard

mais j'avais vu la chevelure rousse bouclée sur un petit dos gris celle d'une femme de vingt-deux ans à la table devant moi j'aurais voulu lui donner mon billet sur les rousses mais je me trouvais soudain trop vieux Trinda me portait un café Sambuca elle se retourna au bar la face rougie des rouquines



Adelson Élias / *Le corps rondi d'absence* [extraits]

Parfois
 mangé du fer de la nuit
 tellement
 tu ne sais plus où donner la tête
 pour un plafond
 aux pieds fragiles
 du jour
 et puis
 tout d'un coup
 sans attendre
 dans le doute presque total d'un possible geste
 t'est expédiée
 la photo d'une fleur blanche

•

J'ai tout pris de la mer
 hormis
 les yeux des gosses
 qui couraient sur le sable

j'ai tout ramené
 de la mer
 hormis
 les yeux des gosses

parce qu'y est mort demain
 parce que trop lourds de cendre

À Bellecour, contrairement à ce qu'on dit,
 tout n'est pas fait de nuages de pluie :
 il y avait une fille, Manouchecha,
 qui sautait les flaques puantes
 emportant avec elle
 mes silences
 et toute ma race de chair de poule.

•

Doucement vers l'abîme
 j'avance la bouche nue
 les mains perdues
 dans les araignées
 du silence

doucement vers la nuit immortelle
 sans une écume
 à lire
 sur le sable
 de mes songes

doucement vers les cailloux
 le corps rond
 d'absence

Je ramasse toute la chair fraîche de ta bouche
sous les yeux
d'un rideau rose
avec la force
d'un rêve
qui ne ment pas

j'oublie
tout d'un coup
de toi
la nuit
que les rues racontent
jusqu'à être le point
où se mêlent les eaux des fleuves tristes

Les murs me parlent et disent : «fuis, un sanglot est là
qui marche à petits pas» !

je cueille tes mains
le bouquet de lichen
qui roule sans bruit
comme pour m'aider à tromper le temps
comme pour m'apprendre à tromper le jour

Je cherche nos premiers souffles
dans un cadenas gelé
dont la clé pour l'ouvrir
se trouve plongée
dans le magma
des doutes

Parfois un vert
qui souffle avec fracas

défeuille
l'arbre de la résilience

est une truelle
qui aménage le mur du souffle

pour que glisse
l'anolis d'un songe

Le silence passe
d'un murmure à un sanglot
de tes yeux
de tes mains de ta peau
le froid est si grand
de toi-même
que l'étouffement des villes
fait parler dans mes os

Poèmes extraits de *Le corps rond d'absence*, à paraître chez Bruno Guattari. Editeur



Fabrice Farre / *Avant d'apparaître* [extraits]

L'arbre qui chante se tait à notre passage,
il est inutile de regarder le chemin pour rentrer :
nous voici libérés après le travail, méconnaissables.
Sur ton dos, tu portes les outils
de la semaine, noircis par la difficulté,
je les vois, les yeux fermés pendant la marche,
ils se taisent à peine, dans le ciel sur nos cils
dans la respiration, dans les yeux des abeilles
qui montent, montent jusqu'au lilas. Désirer le repos
au rythme de nos pas est une existence manquée.

Le jardin se répète, comme un mot distrait
au bout de la langue ; il nous accueille
puis nous repousse à la première clôture.
Il s'est, pourtant, laissé aller à notre errance,
le long des cent petites fontaines, jusqu'au chant
de l'orgue hors d'usage. La soif persiste sans nous,
au jardin du jardin, un oiseau se débat
au milieu de l'allée de sable, tombé du paradis
ou de l'idée que nous avons de traverser
les terres et de revenir vers nous, inconnus.

Lorsqu'il pleut, les lignes ne sont plus les mêmes
l'horizon croise une forêt dont chaque arbre abstrait
ne répond à aucun autre.
Le lieu n'est visible qu'en pensée.
On ne quitte pas sa chaise, on se perd
dans cet élan de la chute d'où l'on ressort vivant.
La vie est maintenue.
La chanson d'eau couvre le silence
et le silence est continu entre chaque regard
errant sur les bords de lumière.

Je m'enfonce dans l'herbe, la terre
est plus haute que moi. J'entends battre
le cœur régulier d'une cavalerie de joie. Je touche
aux racines sous nos corps passagers.
L'ombre est mouillée tout autour de toi,
l'herbe l'absorbe.
Es-tu à l'abandon dans le galop sourd
prêté à la mort. Avec le plus beau sourire
tu flottes dans le ciel, les nuages s'approchent,
comme eux j'ai une pensée aussi vagabonde du corps délesté.

Tout contre le dragonnier cogne
le souffle du corps, avec une arythmie
à chaque vision du repos, sur la mer.
La mer.
Les autres arbres, en procession, descendent
jusqu'à la plaine, le vent laineux
défait son armure en respirant
dans la chevelure des herbes ; de sa corne il chasse
le crâne du désert. L'air traverse chaque espace,
prêtant son masque à la solitude du berger.

Ton prénom : Lucia, frêle insecte au pied
du mur où nous comptons les soleils, dans la langue.
Tes mains scellées n'avaient pas de paume,
au jeu pourtant elles s'ouvraient.
L'orgue sarde du vent blanchissait les toits,
les figiers sonnaient, en rien barbares, nous
avons trouvé le centre, sans doute l'odeur
du fruit, et l'un ou l'autre touchait enfin
la paroi, sans être vu ni des silhouettes à laine
ni des têtes au travail, recourbées dans leur visage.

Ce soir, entre la ramure et les hauts lieux du Crêt
un ciel de silex percutait les ailes des roussettes
ou avaient-elles perdu le sens de la vie,
à une heure où les toits sont couverts de nuit blanche.
Là, le territoire n'était jamais conquis : l'infini.
Quand un trait poursuivait les autres vols
tous azimuts, je croyais voir sous la lumière,
pour la première fois, l'origine des ténèbres,
étranger à moi-même, à peine conscient
entre l'éveil et la sensation d'avoir perdu.

Après avoir quitté les herbes hautes en nous
redressant ainsi qu'elles n'auraient pu le faire
nous observions quelle était la forme
que nous laisserions à cette heure du soir.
Nous nous étions donc répandus sombres
jusqu'aux pieds des chênes défaits de leurs fruits,
flaques intimes confondues seulement là
où l'amour courait comme l'oubli de la route.
Les habitations devenaient rares, à leurs fenêtres
flottaient des rideaux vides cousus de visages.

Poèmes extraits de *Avant d'apparaître*, Éditions. Unicité, Coll. Le Vrai Lieu, 01.
2020



Roland Chopard / Solutions

« *C'est l'œil qui déclenche le vrai questionnement* » a dit Edmond Jabès. Il appliquait évidemment cette sensation à l'écriture et la lecture. Mais cela serait aussi vrai pour la peinture. J'ai écrit dans *Sous la cendre* mon hésitation, au moment de l'adolescence, entre écrire et peindre.

Une première expérience de peinture m'avait impressionné et m'avait longtemps poursuivi après la disparition dans un incendie d'une petite gouache qui me semblait être le début d'une passion prometteuse. Le chapitre concerné s'intitule « *Écri(peind)re* », néologisme que j'ai ensuite utilisé comme titre d'une collection d'Æncrages & Co.

De timides tentatives avaient suivi, rappelées d'ailleurs dans mes premiers écrits d'adolescence (un récit, lui aussi disparu), dont l'auteur narrateur personnage était un jeune peintre qui exposait, pour lui seul, ses œuvres dans le grenier de la maison de ses parents.

Quelques velléités par la suite, mais rien d'assez important pour m'inciter à peindre. En réalité j'avais choisi d'écrire. Restait une sorte d'insatisfaction et quelques veillités sans conséquences. Il y a aussi toujours dans mon travail d'éditeur, ces rapports pratiquement systématiques entre la peinture et l'écriture. Mais il s'agit essentiellement de textes et de peintures des autres.

Dans la réalisation des livres il y a tant de travail manuel qui peut devenir même routinier, qu'il faut trouver quelquefois des échappatoires, des actes de défoulement. C'est à travers ces gestes devenus ordinaires que l'on peut faire des découvertes, des astuces qui nous surprennent, et qui peuvent pousser à expérimenter quelque chose.

C'est ainsi que j'ai eu l'idée de ne pas rejeter systématiquement le produit de nettoyage qui provient d'une raclette qui s'adapte sur la presse typographique après une impression, au moment du nettoyage des rouleaux. Celle-ci appuie sur

l'un des rouleaux métalliques et nettoie de cette manière les 8 rouleaux de la presse. Le liquide composé d'essence, de pétrole et d'encre se retrouve dans un réceptacle placé sous la raclette.

J'ai eu envie de tremper de vieilles feuilles dans ce liquide, ce « jus » qui devenait ainsi comme une sorte de révélateur de ces feuilles, l'objet la « révélation », à l'instar du photographe qui, en trempant un papier dans un bain, fait soudain surgir l'image implicite.

Avec le contenu de ce récipient, je peux ainsi tremper 4, 6 ou 8 feuilles et éponger ainsi la solution. Mais c'est surtout au moment du séchage, sur des supports en papier, que des images aléatoires apparaissent, faite de taches, de sinuosités, de coulées, d'effets de transparence.

Cela est presque devenu un rituel et j'attends toujours des surprises dans ces gestes simples que je fais après les impressions de livres, surtout quand j'ai créé et utilisé de nouvelles couleurs d'encre.

Que faire avec ces feuilles maculées ? Où les mettre ? Parmi les autres ? Elles commencent à constituer une collecte, et même une collection dont je ne vois pas pour l'instant ce qu'elle signifie. Mais leur accumulation est toujours une source de jouissance. Et même, chaque fois, j'ai l'impression de retrouver de nombreuses références dans l'art contemporain, ce qui me conforte dans mon désir de les conserver, en constituant peu à peu ma propre histoire de l'art.

Avec des gestes simples, c'était une sorte d'impulsion un peu instinctive qui m'avait fait expérimenter ces gestes qui sont devenus soudain, presque sans le vouloir, l'esquisse d'une sorte de projet plastique, et cela dès l'instant où j'avais décidé de regarder et de trier ces feuilles maculées (assez grossièrement), en les classant par séries de couleurs. J'avais d'abord scruté chaque feuille, mais très vite s'est imposé le désir d'assembler deux feuilles de la même série de

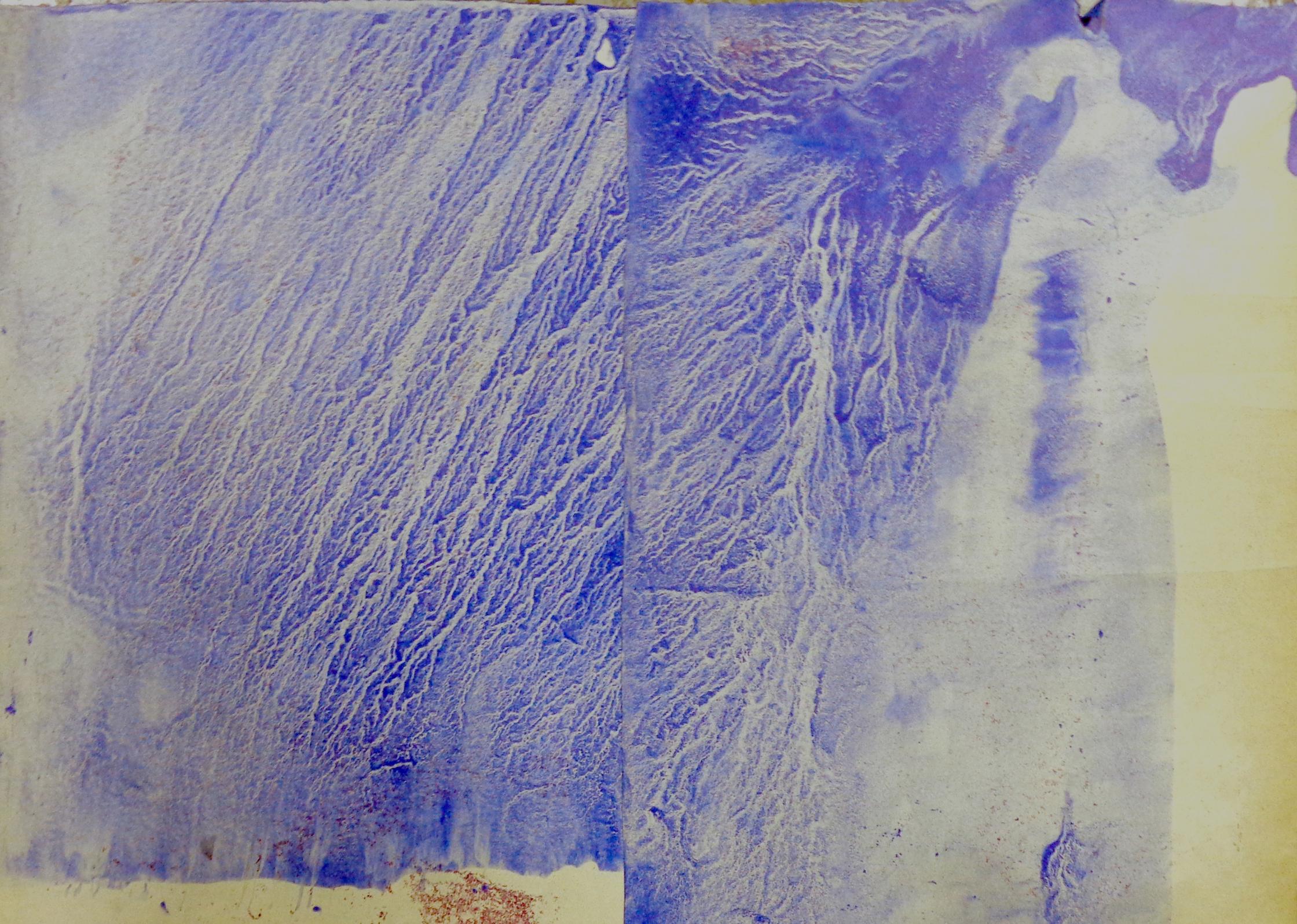
trempage pour obtenir, sans aucune retouche, un premier diptyque qui m'avait particulièrement séduit. Cette première sélection était assez éloquente pour que je sois incité à continuer, et bien vite, j'ai composé un deuxième diptyque. Il y a déjà un grand nombre de feuilles et je veux prendre le temps de faire des choix. Peut-être y a-t-il d'autres possibilités que le diptyque ? J'aime tant ces assemblages, et je songe à des combinaisons plus complexes.

C'est un art résiduel, minimal. La meilleure justification que je me donne est que je ne pars pas exactement de rien. La solution que j'utilise provient d'un travail d'atelier : il est le résultat de la phase terminale, d'un autre travail dans l'atelier. C'est un geste assez machinal et que je fais avec un certain soulagement, même si je sais que l'action de cette solution sera en grande partie aléatoire parce qu'elle dépendra de réactions chimiques et des facultés d'absorption des feuilles, mais je suis sûr qu'elle sera indélébile.

Même s'il n'y a pas de gestes empruntés aux techniques de créations traditionnelles (dessin, gravure, peinture, etc.) et que je me contente, au départ, d'une sorte d'effet de surprise, de regard intense surtout après le séchage, mon geste au départ ressemble à celui du photographe qui, en trempant son papier dans un bain, révèle l'image implicite de ce papier. C'est le seul élément technique de création avéré. C'est la solution qui détermine finalement la réalité des images.

J'ai découvert un deuxième dispositif qui découle du premier : quand elles sont posées, séchées, retirées, le support qui reçoit deux feuilles est lui aussi chaque fois marqué par de nouvelles empreintes, créant une sorte de palimpseste auquel je trouve aussi un grand intérêt esthétique. Comme les feuilles sont posées par deux, à peu près aux mêmes endroits, chacun de ces supports donnent finalement une impression naturelle de diptyque.





J'attends toujours des surprises dans les effets de ces gestes simples que je fais. J'ai d'abord décidé d'accepter ces résultats sans faire de retouches, ni de repentirs. J'ai même pensé qu'ainsi je pouvais faire l'économie d'un apprentissage et d'une longue pratique de la peinture et faire confiance à la spontanéité, à l'improvisation pour oser proposer au regard une telle matière.

En même temps, si je me satisfais de ces incursions plastiques veilléitaires et de plus en plus récurrentes et qui se font presque à mon insu, en tout cas avec un minimum d'intervention et de contrôle dans le processus créatif, j'ai l'impression d'avoir un peu un effet frondeur par rapport à tous ceux qui passent l'essentiel de leur temps à pratiquer leur art, à tenter de mettre en place une œuvre vitale par leur obstination.

Ces images qui me semblent toujours en mettre « plein la vue » peuvent donc avoir un côté provocateur dans cette manière de faire voir quelque chose qui n'a pas été vraiment contrôlé, et surtout dans le fait de considérer que l'on peut exposer ces résultats. C'est une décision qui ressemble sans doute à celle de Duchamp avec ses ready-made.

Je pense quelquefois qu'il faudra que, d'une manière ou d'une autre, j'intervienne, même de manière minimale, sur ces « peintures », pour suivre peut-être à nouveau cette idée de William Blake qui m'avait poursuivi si longtemps dans ma jeunesse : « voir tout un monde dans un grain de sable ».

En tout cas je pense avoir aussi trouvé une autre solution aux nombreuses problématiques que je me pose à propos de la création. Une sorte de dérive salutaire dans mon cheminement.

Ne pas me contenter du regard, mais poursuivre par une méditation qui pourrait m'amener à modifier les images obtenues. Cela pourrait quelque peu modifier cette conception d'un hasard auquel j'aurais, dans un premier temps, totale-

ment fait confiance, en prenant tels quels les résultats de mes expérimentations picturales.

Garder l'espoir de pouvoir encore trouver d'intéressantes problématiques esthétiques inhérentes à la création littéraire et artistique. Trouver le lien avec cette nouvelle préoccupation picturale qui est d'abord perçue comme une contradiction. J'avais en effet l'impression que l'écriture depuis longtemps avait supplanté pour moi la peinture et les essais tentés dans l'adolescence. Donc ce désir récent, jubilatoire, de propositions plastiques est comme une remise en cause du choix de l'expression par les mots.

Ce qui est perturbant de surcroît, c'est ce besoin d'accompagner, par une certaine écriture, qui peut paraître une expression redondante, ce nouveau phénomène créatif.

Celle-ci aurait-elle pour but de me donner un sens que cette peinture n'aurait pas intrinsèquement ? Un poète a dit que la peinture n'a pas besoin de mots. C'est bien le contraire que je fais par cette écriture explicative, analytique, différente de celle que je pratique habituellement, dans laquelle je suis plongé depuis au moins une dizaine d'années. Ce qui me fait penser que j'aurais désormais trois moyens d'expression à ma disposition : l'écriture méditative, la peinture, et cette écriture qui commente la peinture. L'idéal serait de pouvoir passer librement et alternativement de l'un à l'autre. Ou alors, avec un certain recul, de voir que cela fera un tout, une synthèse créative.

Sans doute y a-t-il beaucoup à faire pour intégrer véritablement ce nouveau mode d'expression. J'ai même envie quelquefois de procéder à une dérive qui serait plus proche du récit que du commentaire. Notamment si je décide de prendre en compte cette scène primitive de l'adolescence (peindre et exposer les productions dans un endroit secret et pour soi-même, scène appelée dans *Sous la cendre*.)

Cette scène, en la mettant en lien avec mes expériences récentes en peinture, définit une nouvelle forme littéraire, donne ainsi une autre dimension à ma méditation sur l'art et la littérature.

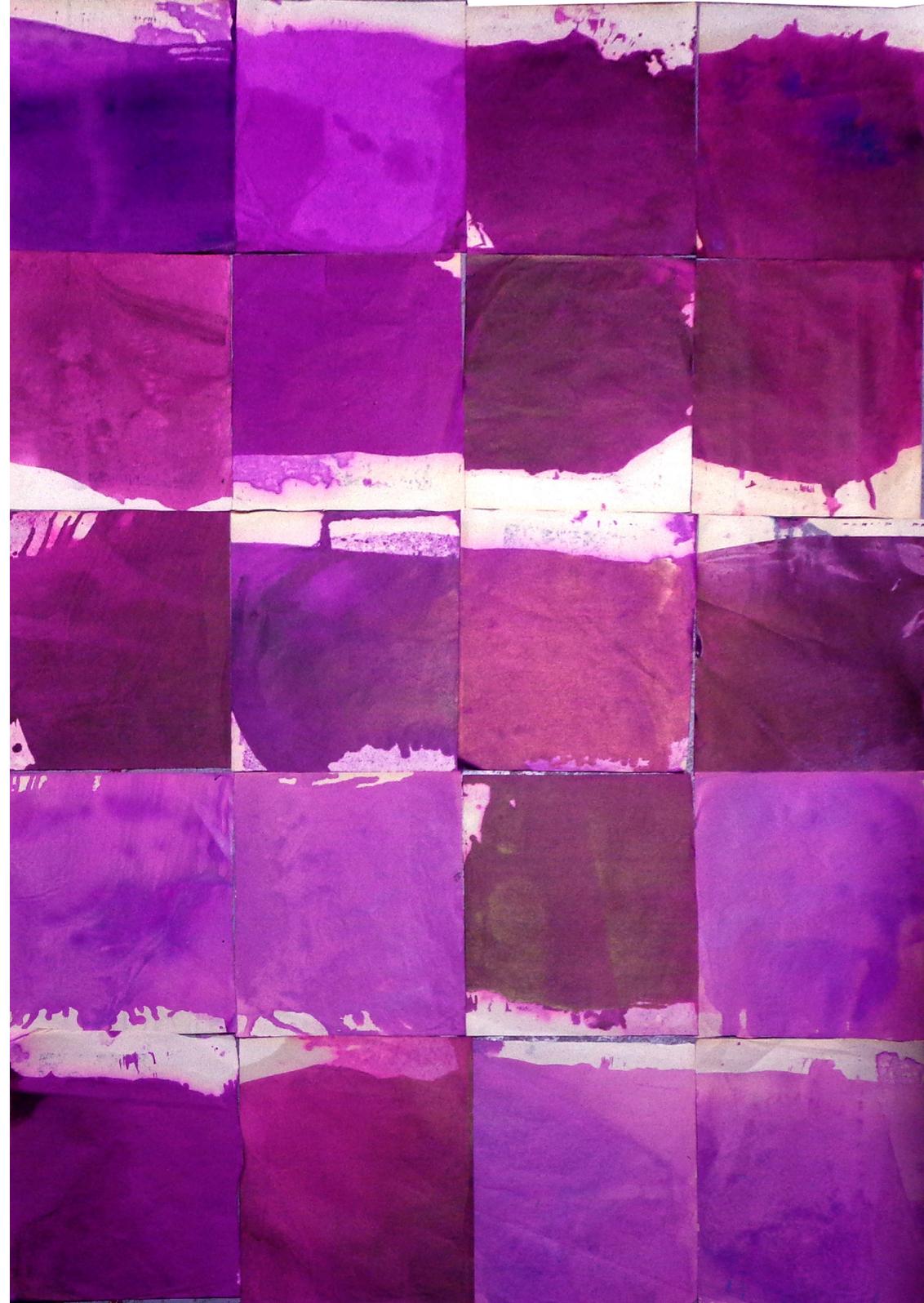
Évidemment je ne pense pas me complaire dans un narcissisme. Je crois l'avoir évité jusqu'à présent en trouvant des moyens de prendre mes distances.

Mais si j'ai encore tant d'hésitations, de pensées paradoxales, je ne dois pas trop m'en inquiéter. Ces incertitudes viennent sans doute de ces longues périodes de latence de la pensée et de l'écriture. À cela s'ajoute pêle-mêle : une certaine paresse intellectuelle, le peu de publications jusqu'à présent (et le sentiment que je n'ai pas encore construit quelque chose de bien solide), la solitude qui me livre à moi-même pour les autocritiques et les motivations, etc.

Que peuvent apporter ces nouvelles expériences picturales ? Sans négliger le fait que, peut-être un choix différent aurait pu être fait au moment de l'adolescence, que les quelques expériences tentées à l'époque n'ont malheureusement pas été poursuivies, il y a une véritable jouissance à vaincre des frustrations importantes par la pratique réitérée de cet art.

Cette part de nouveauté et d'inconnu est stimulante. C'est une manière de lutter contre les impasses, les tergiversations de la pensée et de l'écriture. C'est en même temps un renouvellement de l'engagement.

La part de rupture avec le passé doit ainsi être considérée comme un élément positif pour la création. Il n'y a donc pas lieu de laisser place à la nostalgie, aux regrets. Je vais profiter de cette nouvelle opportunité, de cette ouverture.





Isabelle Sancy / *Paraisons* [extraits]

Splendeur et décadence entre les lignes humaines,
 mais la pivoine est ignorante du charme trouble
 d'être si opulente, pesante à son feuillage,
 un dôme d'ombre en beau papier.

Fruits, gemmes vertes ouvertes sans pudeur.

Septembre, octobre, la bouche de plus en plus sèche,
 les joues colorées, la rondeur cassante,
 cette vive attention à la mesure des nuits.

Puis tombe la pluie, ruine l'habit.
 Savoir se retirer, faste précaution,
 sous les haillons qui signent humblement :
 splendeur endormie.

Une cascade mais
 derrière un mur de ronces bleues,
 le phare aux murmures.

Lorsque, à nos yeux, des paons de feuilles immobiles
 habitent le sous-bois, nous aurions presque peur
 que de la présomption du ciel surgisse
 un tigre bleu pâle. Babel
 aurait eu des fondations dans pareil silence.
 Babel, le temps du vivant et de la multitude.

L'herbe du chemin s'essore sous mes pas,
 je sens une fraîcheur de laitue monter à mes chevilles,
 mais c'est aux orties que je vais offrir
 le dessus de mon pied tout blanc,
 à leur faux-air de menthe fraîche et
 déshéritée, qui tendent les bras
 pour s'offrir en bouquet sadique,
 afin qu'à leur première piqûre
 — dardée nouvellement,
 je puisse refaire ainsi une petite provision,
 une petite provision de méfiance ronde
 pour me prémunir de moi-même
 parmi les autres.

La végétation révèle le jaune à l'aplomb de midi.
Le crissement des insectes assigne à des espaces mentaux
l'heureuse tourmente de l'été,
la recherche et ses poursuivants.
On y trouve parfois une bête morte,
l'œil ouvert,
puant atrocement dans la chaleur
et c'est mon cœur qui s'affole.

Mon privilège préféré est de pouvoir encore
choisir mon bourreau.

Les schismes terrestres et les coraux morts
sont passés nuitamment sous l'ombre sans blason
d'un ciel phosphorescent pourtant jusqu'à l'antique.
Temps un temps arrêté.

Une éternité à venir
dans la substance d'un puissant vin de sauge
et d'un astrolabe,
le goût du temps simplifié d'une heure.

Trois heures quand
l'écrasement du soleil sur la surface de la pensée
est ce champ jusqu'à l'horizon : un brûlis à semer
— encore heureuse est la soif la bouche pleine d'eau,
clairs les mots du droit coutumier, le devoir, le manger.
Mais il pousse à certains une seule haine
pour ce paysage qui devrait être fait. La haine
est une eau de Léthé.

Le pieu solaire s'est fiché au cou de la terre
dont l'argile ébrouée en crevasses immédiates sur
un aplat de décombres, crépite, craque.
Mon sentiment de punition, avenir d'une lourde sentence,
pèse à mon cou.
Mais les papillons. Mais l'ombre fraîche.

S'il suffisait d'ordonner...

Dans un parc,
une pièce d'eau et des iris jaunes.
Habiter au royaume avec le crapaud.

Le héron, son envol
a la précision sonore des draps que l'on tend
— mais lentement.

De massifs ronds en couloir d'ombre
l'herbe est coupée avec soin.
À sa main devinée
naît le désir du jardinier.

Une nature exemplaire ?
Toutes ses floraisons débauchantes.

Tout près de mon oreille, entortillé
dans mes cheveux le silence
se lit aussi bien que les pixels violets cachés dans le jaune
(d'un tableau, d'un incendie, d'un Jurançon
jusqu'à la dernière goutte prise aux lèvres)
parent la couronne du rêve.

Entre les doubles-rideaux de pluie
un rayon de soleil comme un coup de fusil
sur un tout petit point du paysage.
Peut-être le doigt de Dieu, posé sur un buisson de roses,
et sa lassitude.
Les flots pressés courent toujours.
La noyade a grand faim.

La masse des champs est chaloupée
de vagues cultivées
jusqu'au piémont.

La ligne d'horizon déferle,
constante vague immobile
prise par le ressac
de la pierre.

La montagne mousse de neiges éternelles.
Les chemins coulent une tranquille brasse.
Risée sur les blés tendres,
beau temps pour naviguer.

Poèmes extraits de *Paraisons*, à paraître en 2020 chez Bruno Guattari. Éditeur

Alexis Hubert est né à Rennes en 1991. Il a publié dans quelques revues de poésie (*Remue.net*, *Terre à ciel*, *Résonance Générale*, *Paysages Ecrits...*). Son premier recueil «.....» est à paraître au Réalgar au printemps 2020.

Marcel Dupertuis est né en suisse en 1941. À ses activités de sculpture et de peinture s'ajoute, depuis quelques années, celle d'une pratique de l'écriture. Il a publié *Lieux et Places* (2000), *Alto-Basso* (2001), *Douze lettres à Pado* (2010). Son premier récit, *Les chambres, Tome 1*, a été publié chez Bruno Guattari. Éditeur (2019).

Adelson Élias est un poète haïtien. Il a publié dans des revues telles que *Le capital des mots*, *Le Coquelicot*, *Lichen*, *L'éclectique...* ainsi que des articles sur la poésie dans *Le Nouvelliste* et *Le National*. Son premier recueil, *Ossements ivres* est publié chez Bruno Guattari. Éditeur (2019-2020) ; un second recueil, *Le monde rond d'absence*, est à paraître courant 2020.

Fabrice Farre, né en 1966 à Saint-Étienne, est un poète français. Il a participé à de nombreuses revues, ouvrages collectifs et anthologies ; il publié depuis 2112 plusieurs recueils (.....). Son dernier recueil *Avant d'apparaître* est publié aux éditions Unicité, Coll. Le Vrai Lieu, 01. 2020

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a publié dans la Revue ARPA (2017, 2019). Son premier recueil, *Paraisons*, est à paraître courant 2020 chez Bruno Guattari. Éditeur
> blog : <http://en-paraison.hautetfort.com/>

Roland Chopard, né en 1944, est le fondateur des éditions Æncrages & Co (1978), maison qu'il continue à conduire activement. Il a publié de courts textes poétiques dans quelques revues. Son premier recueil, *Sous la cendre*, éditions Lettres vives en 2016, sera suivi d'un second, *Parmi les méandres*, à paraître à L'Atelier du Grand Tétrás au printemps 2020.
(-> d'autres images des Solutions sont visibles sur les galeries etaton. com : http://etaton.com/inventaire/Nouveau%20dossier/etaton%20nouveau/pages/galerie/roland_chopard_solutions_extraits.html)

*Un gazon dru qui est comme de la moire
surtout
en avant dans un pré
qu'on peut voir d'en haut*

Gants noirs luisants comme des sangsues

*Pont de Chatou du chemin de fer
balustrade arrive un peu au-dessous des marchepieds
des voitures du train*

Edgar Degas, *Idées de peintures, observations et réflexions*,
L'Échoppe, coll. envois, 04.2019, p.15

Lorsque j'étais jeune, et que les romans à bon compte m'intéressaient, nous nous donnions rendez-vous, quelques amis et moi, sur la margelle du quai Malaquais...

Léon Paul Fargue, *Le Piéton de Paris*, 1939

